

Pour les esprits du Sheikh - 2006

Abédjé n'ayant pas osé nous guider sans passer par « Horizons nomades », je contacte Momo pour organiser le reportage à Sheikh Hussein en janvier prochain. Au retour de chez les Surmas, j'avais demandé à mon ami Manu (jeune ami de Toulouse, cinéaste talentueux) s'il voulait m'accompagner avec son épouse Florence. Il avait accepté, ravi de partager l'expérience. Il est toujours d'accord mais m'annonce qu'il sera seul, car Florence attend un heureux évènement pour février.

Je retrouve Manu à l'aéroport de Roissy, pour le vol Paris - Addis Abéba qui nous mène vers l'inconnu d'un monde mystique, étrange et fascinant.

Près de huit siècles se sont écoulés depuis la naissance en Ethiopie de Nur Hussein, fils d'un musulman venu du Yémen. Il avait parcouru tout le nord-est du pays pour convertir à l'islam les populations animistes. Pour accomplir sa mission, il avait traversé les contrées les plus sauvages, comme celle que nous empruntons actuellement avec Samson, notre guide anglophone, et Tamera, notre chauffeur. Un lien particulier rapproche Manu et Samson, car celui-ci nous annonce que son épouse aussi va accoucher de leur premier enfant, dans un mois...

Lors de notre première halte dans un petit hôtel situé au bord d'un lac très poissonneux, paradis des pélicans, nous rencontrons Marie-Annick. Elle voyage avec un petit groupe de personnes qu'elle ne connaissait pas et qui viennent de décider de rentrer de suite en France, saisis d'une peur soudaine... Jeune femme plutôt grande, vêtue d'une robe légère et ample bien adaptée à la chaleur du climat, elle a l'esprit aventureux mais reste discrète et attachante, avec son accent du sud et son sourire permanent.

Elle souhaite plus que tout profiter de son voyage et finit par accepter notre suggestion : nous suivre sur la route de Sheikh Hussein. Deux de leurs trois 4x4 reconduisent alors ses malheureux compagnons. L'autre va nous suivre avec toutes leurs provisions ...et leur cuistot, Medhi. Bonne opération !

Deuxième nuit dans un lodge du parc national des montagnes du Balé, où l'on observe les majestueuses antilopes Nyala sur un plateau qui culmine à plus de quatre mille mètres. Le massif abrite aussi les loups d'Abyssinie et de nombreuses espèces endémiques d'Ethiopie. Lors de son périple, Nur Hussein allait se reposer et méditer dans les grottes de Sof Omar, le réseau hydrographique souterrain le plus important d'Afrique. L'entrée du site est

bordée de somptueuses colonnes de calcaires ciselées par le temps. Equipé d'une puissante lampe torche, Samson nous guide en longeant une rivière. Des gouttes d'eau tombent depuis la voute de la galerie. On entend comme un concert de slashes cristallins composé d'autant de notes que d'impacts sur la surface liquide. Le clapotis des vaguelettes parachève l'arrangement musical. Je demande un moment de silence pour enregistrer cette symphonie en sous-sol. Toute l'équipe se prête au jeu. Samson éteint la torche. On jouit alors d'un grand moment de recueillement dans une obscurité totale. Notre nouvelle famille prend corps, en parfaite communion. En sortant de la grotte, la rivière forme un bassin aux eaux calmes. On prend notre premier bain, pour savourer la divination des lieux ...et nous laver.

Nur Hussein avait suivi le cours du fleuve Shébellé pour prêcher. D'après la légende, il aurait accompli des actes de bravoure et des miracles avant de retourner sur le lieu de sa naissance pour y fonder la ville qui porte son nom et abrite son mausolée : Sheik Hussein. Depuis, que l'on soit chrétien, musulman ou païen, on vient sur la tombe du saint homme à la recherche d'une même quête : obtenir les faveurs des ayanas, les esprits intermédiaires entre le dieu Waqa, maître du ciel, et les hommes. Les pèlerins sont en majorité des musulmans du peuple Oromos, principale ethnie d'Ethiopie. Tous les ans, ils se réunissent plus nombreux que d'habitude à l'occasion de la grande prière. Sa date est fixée par les autorités de Riad en Arabie Saoudite ; celles qui organisent le pèlerinage de la Mecque.

En suivant la route jusqu'à notre terminus, nous sommes précédés et suivis par des quantités de cars, et dépassons de nombreux pèlerins venus à pieds ou à dos d'âne de toute l'Ethiopie, de l'Erythrée, de Djibouti et de la Somalie. Certains marchent depuis plus d'un mois, seul ou en groupes de dix à cent personnes, très faiblement équipés pour un si long parcours ; juste un ballot et des branchages pour allumer un feu. Ceux qui possèdent le Oulé, le bâton fourchu du marcheur, bénéficient de l'hospitalité des locaux. En temps normal, Sheik Hussein ne compte que trois à quatre mille habitants répartis dans des baraquements sommaires, fragiles, souvent en bois, couverts de tôles ondulées. La population dépasse les vingt mille âmes quand on arrive sur un terrain à l'écart pour planter nos tentes. Des centaines de bus bondés déversent les fidèles sur le sol raviné d'ornières de la petite bourgade qui se transforme peu à peu en immense bivouac. Un gigantesque marché en plein air s'installe sous des bâches. Un vrai souk bien achalandé en épices, ustensiles de cuisine, fruits et légumes, viande ou tissus aux mille teintes. Ici, on oublie l'uniformité de

couleur des grandes religions, blanc pour la chrétienté et noir pour l'islam. La tolérance est de rigueur. Un peu partout, on cuisine l'ingéra, une crêpe de cinquante centimètres de diamètre en tef, la céréale du plat national. La galette est remplie de viande finement hachée avec des légumes en sauce plutôt épicée. Avec Manu et Marie-Annick, on découvre cette spécialité qui se déguste sans couvert, en toute convivialité, arrosé d'un verre d'hydromel. Un morceau de crêpe déchiré avec les doigts est utilisé comme cuillère pour ramasser une portion de viande. Au détour d'un stand, des bouchers découpent la carcasse d'une vache pour en offrir les morceaux aux plus démunis, lors des cérémonies du Baro animées par les imams. Ailleurs, une jeune femme nous invite à prendre un café sur un sol en terre battu. Véritable spectacle rituel, ancestral. Les grains arabica, récoltés dans la province de Kaffa qui est à l'origine du nom de la plante, sont d'abord torréfiés dans une poêle sur un feu de braises. Dès que les arômes commencent à caresser les narines, les grains sont pilés. Il aura fallu une demi-heure pour sentir le fumet dans notre tasse et savourer le nectar d'Ethiopie. Il est l'heure de retourner à notre camp. En chemin, on croise des gens en haillons qui crachent sur Manu et Marie-Annick. Des crachats teintés de vert, couleur du qat, la plante aux vertus euphorisantes qu'ils mâchent pour se stimuler et s'éclaircir les idées. Je suis soulagé d'avoir été épargné. Le diner de Medhi est prêt. En mangeant, Samson nous explique que les crachats représentent un signe de respect pour ceux qui les reçoivent... tout le monde me regarde en riant : je ne suis donc pas respectable ?

Il fait encore suffisamment jour pour aller à la rencontre des pèlerins qui n'en finissent pas d'arriver. Avec Manu, on se délecte à les filmer de loin, au télé, en contre-jour, en vue d'ensemble et en gros plans, soulevant la poussière du sol asséché, sous un ciel qui vire du jaune au rouge. Ces images serviront d'introduction au documentaire, pour « planter » le décor d'une épopée peu ordinaire, faite de sueur et de dévotion pour quelques instants d'intimité avec les esprits du Sheikh.

Le lendemain, on part à pieds à la rencontre de nouveaux arrivants, pour parcourir avec eux les derniers kilomètres qui les séparent du lieu saint, constitué du sanctuaire et des mausolées du Sheikh, de sa famille et de ses disciples. Il est encore tôt. Un groupe de pèlerins vient de s'éveiller, après avoir passé la nuit à la belle étoile, conformément aux règles du pèlerinage. Ce sont des Warradoubés, originaires de Somalie. Un autre groupe les rejoint pendant qu'ils s'étirent, grignotent, remballent leurs effets et roulent leurs couvertures.

Bien que fatigués, ils marchent assez vite, pressés d'atteindre leur graal. Quelques ânes les libèrent des lourdes charges. De nombreux enfants jouent en courant d'un groupe à l'autre, chaussés de vieilles savates trop grandes pour leurs petits pieds égratignés. De nombreuses femmes, toutes vêtues de saris très sobres aux couleurs vives papotent autour de nous, nous assaillant de questions. Certaines s'esclaffent quand on les filme, d'autres se voilent les yeux mais continuent de plaisanter. Marie-Annick, Manu et moi sommes enivrés d'un bonheur intense, au cœur de ce pèlerinage si simple, si naturel, si proche de la vraie vie. L'apparition des premières baraques transcende la dynamique des pèlerins. Certains vont directement aux portes du sanctuaire pour exprimer leur joie. Une femme se libère en poussant des youyous, bras tendus et paumes tournées vers le ciel. Les autres se fondent dans la cohue des tentes et du marché.

Samson veut nous présenter à l'imam Kader, responsable de la communauté musulmane de Sheikh Hussein et grand organisateur des manifestations. Il nous reçoit dans la petite cour de sa maison pour une interview qu'il prend très au sérieux. Grand, élancé, élégant en djellaba blanche, il nous retrace l'historique de la mission de Nur Hussein, et nous parle des différents sites sacrés vénérés par les pèlerins, tout en égrenant les perles d'un chapelet.

Mais le plus important pour nous a été d'obtenir son autorisation de filmer tous les événements à venir. Il nous précède alors sur une grande place qui donne sur le sanctuaire, bâtiment blanc aux formes tarabiscotées, hérissé de dômes coniques ou sphériques. Assis sur la terre battue, des centaines de dévots attendent le début des cérémonies du Baro. Avec un porte-voix, l'imam accueille les nouveaux arrivants. Chaque parole de bienvenue, souvent ponctuée de chants, annonce la promesse d'un don, en liquide ou en nature. Soudain, des exclamations se font entendre derrière nous. Les bouchers viennent d'apporter les morceaux de viande, ce qui déclenche une véritable émeute. Je fonce au plus près de la cohue pour filmer la violente ruée sur cette nourriture providentielle. Il n'y en a pas pour tout le monde. Les plus jeunes jouent des coudes et s'accaparent les meilleurs morceaux, puis le calme revient, tandis que l'imam récupère les billets de birrs, la monnaie locale, qu'il distribuera ensuite aux plus pauvres, en principe... Marie-Annick profite de cet intermède pour lui glisser quelques billets dans la main, au nom de notre groupe, afin d'acheter un mouton.

L'après-midi, les prédicateurs font leur show alors que les offrandes s'accumulent. L'un d'eux, barbe bien fournie et cheveux ébouriffés ornés de perles multicolores, harangue la foule qui applaudit. Les spectateurs semblent

ensorcelés à l'écoute des histoires exprimées par les chants du Baro, des litanies poétiques qui évoquent la légende de Sheikh Hussein. Entre deux incantations reprises en cœur par toute l'assistance, une femme miraculée lors de son précédent pèlerinage vient témoigner : jadis atteinte de troubles mentaux, elle annonce sa guérison sous le regard envieux de ceux qui aspirent, eux aussi, au miracle.

On se couche au son des litanies du Baro qui résonnent une bonne partie de la nuit, agissant comme une berceuse, au loin.

Le jour de la grande prière, les fidèles se dirigent très tôt vers l'immense esplanade située entre le cimetière et le monumental mur d'enceinte du sanctuaire. En chemin, on fait une halte à la source Zemzem, une petite mare d'eau saumâtre couverte de lentilles d'eau. Selon la légende, elle aurait été creusée par Sheikh Hussein lui-même ; son eau est donc sacrée. Des hommes et des femmes en remplissent des jerricans et la boivent religieusement. Plus ils en boivent, plus ils sont bénis.

On doit ôter nos chaussures pour accéder à la grande place, sur un sol caillouteux truffé d'épines d'arbustes. Les premiers arrivés s'assoient au pied du grand mur et certains entonnent des chants, spontanément. Les femmes restent en retrait, derrière les hommes. Je m'installe contre le mur pour filmer les gens de face. Manu se poste à l'arrière. Les imams règlent la sono. Juste devant moi, un fidèle à forte personnalité et chevelure teintée de henné prend l'initiative d'animer l'assemblée grandissante. L'affluence est telle que des milliers de personnes ne pourront accéder à la grande place.

Les imams sont prêts, le porte-voix fonctionne, la cérémonie peut commencer. L'imam Kader va officier depuis le haut du large mur. En me voyant, il m'invite à le rejoindre. Yessssss ! Je cours jusqu'à l'escalier situé à cinquante mètres de là, insensible aux piqûres d'épines qui dévorent mes plantes de pieds. Je savoure l'instant où je découvre l'immense foule vêtue de blanc qui s'étire sur près d'un hectare ; sans doute vingt ou trente mille Oromos qui vont délaisser leur dieu Waqa pour implorer Allah, le temps d'une prière. Soudain, le brouhaha tumultueux s'efface au profit d'un silence pesant. Les paroles de l'imam résonnent alors pour inviter les fidèles à se prosterner. Je suis subjugué par ce gigantesque mouvement de foule exécuté à l'unisson selon une chorégraphie séculaire. J'espère que Manu peut lui aussi capter ces séquences impressionnantes.

En fin de prière, des fidèles quittent la place en portant l'un des leurs sur un brancard recouvert d'un linceul blanc ; cet homme âgé et fatigué vient de

décéder. Peut-être a-t-il imploré les esprits de lui accorder la force de venir à Sheikh Hussein et d'y mourir, pour être inhumé parmi d'autres inconnus aux côtés du Sheikh. Parce qu'on fait avant tout le pèlerinage pour obtenir les faveurs de ses ayanas. Chaque élément touché par lui, chaque chemin qu'il a emprunté sont habités par ses esprits et constituent ainsi une source potentielle de ces miracles tant espérés. De nombreux pèlerins s'engagent alors dans une sorte de procession informelle et permanente sur les traces du saint homme. Ils vont tenter de séduire le maximum d'ayanas pour augmenter leurs chances de recevoir la baraka, le cadeau du dieu Waqa. On les suit en dehors de la ville, au fond d'un profond canyon, jusqu'à une grotte où le Sheikh méditait jadis. On croise ceux qui en reviennent et qui portent en eux l'espérance de voir exhausser leurs vœux, même les plus humbles. Les cavités de la grotte sont étroites. On doit ramper pour accéder aux différentes galeries. Une femme porte un bébé à dos. Allongée sur le sol poussiéreux, elle ramasse de la terre pour en remplir un sac en tissu. Elle rapportera cette terre bénie à ses proches qui n'ont pu effectuer le pèlerinage. Pour sortir de la grotte, certains relèvent le défi de passer par un orifice à peine plus large qu'une tête pour gagner une étincelle divine supplémentaire. Etant passablement claustrophobe, je souffre pour une femme qui s'efforce de réussir l'épreuve en se contorsionnant à l'extrême. Un jeune homme la suit sans y parvenir. Avant de renoncer, il reste figé de déception.

De retour en ville, on se dirige vers le mausolée par le porche principal du sanctuaire, saturé d'ayanas. Des femmes enlacent les piliers couverts de chaux, les embrassent ou y collent leur joue, longuement. J'hésite à les filmer, mais je me rends compte qu'elles ne me voient pas, entièrement possédées par les esprits. Les images sont saisissantes, surnaturelles. On poursuit vers l'intérieur du dôme, encore plus envoûtant. Les scènes de dévotion et de lamentation se multiplient, sublimées par l'odeur de l'encens. Des bougies rouges éclairent à peine les couloirs. Un homme allongé s'enduit de poussière de chaux puis ramasse de la terre et la mange, pour posséder en lui les ayanas qu'elle renferme. Plus loin, une femme se fait exorciser pour chasser les mauvais esprits qui l'empêchent d'être enceinte, en se faisant cracher dans la bouche par une autre femme. Ici, le crachat symbolise la bénédiction du dieu Waqa, il représente la vie.

Les pèlerins, maculés de chaux, déambulent puis restent prostrés de longues minutes, les bras en croix. Ils font corps avec les murs du mausolée. Ce sont maintenant des Djawaras, du nom de la poussière qui blanchit leur visage. Ils semblent avoir rejoint le monde des esprits et oublié, le temps du pèlerinage, les

douleurs de l'existence. On a l'impression d'être entouré de zombies, alors qu'ils sont là pour glorifier la vie. L'an prochain, ils reviendront presque tous ; les rares miraculés pour apporter leur témoignage, et la multitude des autres, convaincus qu'ils recevront la baraka, pour pleurer et implorer les esprits du Sheikh, encore et encore. Mais leurs larmes ne parviendront jamais à éteindre le feu qui brûle au fond de leurs yeux, et qu'on appelle – espoir.

En retournant vers la capitale, Samson nous fait écouter une cassette. La voix de la chanteuse est sublime, mélodieuse, pleine d'émotion. On décide de l'utiliser pour sonoriser le film. On se met aussi d'accord sur le titre de notre docu : « Pour les esprits du Sheikh ».

Pour l'an prochain, je demande à Samson s'il peut nous guider en territoire Afar, au nord du pays, sans passer par Momo. Etant moins lié à « Horizons Nomades » que Abédjé, il promet de s'en occuper.

Manu et moi sommes récompensés en recevant le Grand Prix des Rencontres Régionales, juste après la naissance d'Antoine et d'Afuma.

Pour sceller les liens indéfectibles qui nous ont unis durant ce périple à Sheikh Hussein, Manu a réalisé un superbe et fidèle making of pour immortaliser nos souvenirs.